



MOTOBIOGRAPHIE // Fast Sebil' se raconte

Voilà trois ans que Bertrand Sebileau nous a quittés. Avant de partir, il avait commencé l'écriture d'une autobiographie que MJ a choisi de publier par épisodes. Sebil' adorait les courses d'Endurance, disons qu'il nous livre ici ses derniers relais, de son enfance à ses 20 ans. Alors que *Moto Journal* a récemment fêté ses 50 ans, il est logique de rendre hommage à l'un de ses enfants les plus attachants.

« Exister par moi-même »

Ce fut également une période d'éveil à la nature. Une des sœurs de ma mère, ma tante Babeth, et tonton Alain, son mari, logeaient leur famille de cinq cousins et cousines dans une magnifique demeure de maître du 17^e ou du 18^e siècle. J'allais souvent pour un week-end complet dans cette propriété perdue dans la nature et joutée par une ferme traditionnelle en activité avec culture mais aussi élevage de vaches, de porcs et de volailles diverses et variées. Avec Michel, mon cousin le plus proche en âge, nous y étions fourrés très souvent, assistions à tous les travaux comme la traite qui, à l'époque se faisait à

la main, le fauchage, le labourage ou l'alimentation de tout ce cheptel. Parfois, nous participions aux tâches, guidés dans l'exercice par le maître des lieux ou assistions aux événements de la ferme comme voir le taureau remplir son office ou la vache mettre bas quand ce dernier avait été efficace. Ainsi, j'ai acquis une vision réaliste de la nature et, après avoir bu le lait fraîchement tiré, mangé le légume juste coupé ou assisté à l'élaboration de toutes les spécialités charcutières à base de porc, ma vision de l'alimentation et de tous les produits provenant de la nature fut incomparablement plus juste que le citadin qui ne

voit ces produits que dans les supermarchés. En pleine puberté, à douze ou treize ans, je réalise seulement aujourd'hui à quel point cette période fut charnière dans ma vie. Exister par moi-même devint une nécessité. Les cinq heures de train du retour à la pension après des vacances scolaires familiales étaient douloureuses. Pour garder plus longtemps le souvenir de ce bonheur familial, les quelques crêpes au sucre que m'avait confectionné par amour, ma mère, pouvaient me durer jusqu'à quinze jours avant que ne soit terminée la dernière miette. C'était à peu près le temps qu'il me fallait pour réintégrer la peau de mes personnages.

« À la pension, j'étais un contestataire, un j'm'en-foutiste exacerbé. (...) J'étais également assez turbulent et chauffais assez facilement l'ambiance de la salle. »



Bertrand vers l'âge de 20 ans, entre sa mère et son ami Georges avec qui il partira faire un raid moto en Afrique.

À la pension, j'étais un contestataire, un m'en-foutiste exacerbé. La seule fois où j'ai contesté une note, c'est parce que je jugeais que le travail que j'avais fourni pour rédiger cette rédaction ne méritait pas les 9 sur 20 attribués par le professeur. J'étais également assez turbulent et chauffais assez facilement l'ambiance de la salle. En quittant l'univers très masculin d'un pensionnat de garçons tenu



Au musée des 24 Heures du circuit Bugatti, au Mans, Fast Sebil', double vainqueur de l'épreuve, a évidemment laissé une trace pour la postérité.

par des curés, je me plongeais dans celui, très féminin, de ma famille maternelle. À la maison, il y avait mon arrière-grand-mère, ma grand-mère et mes quatre tantes pour tenir tête à mon grand-père. Même leurs plus proches relations étaient des femmes. Les tatis, un couple âgé de sœurs célibataires qui possédait une très belle et grande propriété à proximité de Niort, où se déroulaient de grandes fêtes d'adultes émaillées en parallèle de fêtes d'enfants. Nuit sur place qui contribue par ses promesses d'aventures au chamboulement des habitudes, pour se terminer par une partie de pêche dans la rivière qui borde tout un flanc de la propriété après le sublime petit-déjeuner du dimanche matin sonné aux vigoureux coqs de la basse-cour. Pourquoi sublime ? Parce que c'était

l'époque du boulanger qui vient en camionnette apporter sa production du matin, c'est le beurre, les œufs et le lait du fermier d'à côté, la confiture produite sur place avec les figues, les framboises ou les abricots du potager... Ce qu'on appelle aujourd'hui la bonne bouffe était la norme à l'époque pour beaucoup de monde. Et à ce niveau, l'apport des grands parents à ma formation gustative fut non négligeable. ▲

À suivre...

MJ remercie Marie-Noëlle Bas et Anne Leneveu (Sebileau) pour les documents et archives.

